

Alexandre Dumas

Un courtisan



BeQ

Alexandre Dumas

Un courtisan

– imité de l'anglais –

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1348 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Les Louves de Machecoul

Les mille et un fantômes

La femme au collier de velours

Les mariages du père Olifus

Le prince des voleurs

Robin Hood, le proscrit

Les compagnons de Jéhu

Le comte de Monte-Cristo

La San Felice

La reine Margot

Les trois mousquetaires

Le vicomte de Bragelonne

Le chevalier de Maison-Rouge

Histoire d'un casse noisette et autres contes

La bouillie de la comtesse Berthe et autres contes

Un courtisan

Édition de référence :
Paris, Michel Lévy Frères, 1874.

I

À l'avènement de la maison d'Autriche au trône d'Espagne, les intrigues de cour tiraillèrent en tous sens l'autorité royale, et répandirent sur les premiers temps de ce règne leurs ténébreuses influences.

Philippe III, monarque indolent, faible et superstitieux, avait abandonné aux mains du duc de Lerme les rênes du gouvernement. Le duc, avide de plaisirs et possesseur de richesses immenses, dont il faisait un usage plus fastueux que noble, partageait avec Rodrigues Calderon le pouvoir qu'il tenait du roi. Issu d'une famille obscure, mais doué d'un caractère audacieux et d'un génie supérieur, Calderon était une créature du duc de Lerme.

La nature et la fortune l'avaient généreusement servi ; mais, si grand que fût son mérite, Calderon dut moins à ses talents qu'à

l'ardeur avec laquelle il poursuivait les infidèles, l'immense autorité dont il parvint à s'emparer.

À l'époque où ce récit commence, le roi, cédant aux sollicitations incessantes de l'inquisition, avait résolu de chasser d'Espagne tout le peuple maure, c'est-à-dire la partie de la population la plus riche, la plus active et la plus industrielle du royaume.

– J'aimerais mieux, avait dit le bigot monarque, – et ces paroles avaient été saluées par les acclamations enthousiastes du clergé catholique, – j'aimerais mieux dépeupler mon royaume que d'y voir un seul hérétique.

Le duc de Lerme seconda le roi dans l'exécution de ce projet fatal, qui lui fit perdre des milliers de sujets dévoués. Il espérait, pour prix de son zèle, le chapeau de cardinal, qu'il obtint en effet, peu de temps après. De son côté, Calderon se montra animé d'une haine si vigoureuse contre les Maures, il fut si ingénieux dans les cruautés qu'il exerça contre eux, qu'il semblait plutôt guidé par une vengeance personnelle que par son dévouement aux intérêts

de la religion. Son acharnement dans la répression lui attira les bonnes grâces du monarque, et cette royale faveur, il ne la dut pas seulement au duc de Lerme, mais aussi au moine fray Louis de Aliaga, célèbre jésuite, confesseur du roi.

Cependant les calamités de toute espèce occasionnées par cette barbare croisade, qui engloutit les revenus de l'État et causa la ruine d'une foule de grands d'Espagne, dont les Maures cultivaient et exploitaient avec autant d'intelligence que de probité les immenses domaines, attirèrent sur la tête de Calderon le courroux du peuple espagnol. Mais les ressources extraordinaires de Calderon, son audace et son habileté consommée dans l'art de l'intrigue, l'aidèrent à conserver et même à augmenter encore son autorité. Il s'était rendu nécessaire au monarque, qui, bien qu'à la fleur de l'âge, n'avait qu'une santé faible et précaire. D'ailleurs, Calderon avait également su se faire un ami de l'héritier présomptif du trône. Cette conduite lui était dictée par la politique même de Philippe III ; en effet, celui-ci redoutait l'ambition de son fils,

qui, dès l'enfance avait déployé des talents qui l'eussent rendu redoutable, s'il ne se fût plongé dans les plaisirs et la débauche. Le rusé monarque s'applaudissait d'avoir donné pour compagnon de plaisirs à son fils un homme haï du peuple, comme l'était Calderon ; il pensait avec raison que, moins le prince est populaire, plus puissant est le roi.

Cependant un complot formidable se tramait à la cour pour renverser à la fois le duc de Lerme et Calderon, son confident.

Le cardinal ministre, afin de conserver et de cimenter son autorité, avait placé son fils, le duc d'Uzeda, dans un poste qui lui permettait d'approcher à chaque instant de la personne du roi ; mais la perspective du pouvoir excita l'ambition d'Uzeda, et bientôt il n'eut plus qu'un but : celui de supplanter et d'évincer son père.

Sans Calderon, il eût aisément réussi dans son projet ; mais il trouvait un obstacle presque invincible dans la vigilance et le génie de cet homme, qu'il détestait comme rival, méprisait comme parvenu, redoutait comme ennemi.

Philippe fut bientôt au courant des intrigues et des menées des deux partis, et, toujours dissimulé dans sa politique de roi et d'Espagnol, il prit plaisir à suivre les progrès de ces luttes incessantes.

Les fréquentes missions dont Calderon fut chargé, notamment à la cour de Portugal, permirent à Uzeda de s'insinuer de plus en plus dans la confiance du roi. Calderon ne se défiait pas assez de son rival, et le traitait peut-être avec trop de dédain ; il ne pouvait voir en lui un successeur, car Uzeda, bien que doué d'une certaine habileté comme courtisan, eût été néanmoins incapable de remplir les fonctions de premier ministre.

Telle était la position respective des acteurs du drame que nous allons raconter, et dont la première scène va se passer dans l'antichambre de don Rodrigues Calderon, où plusieurs seigneurs attendaient, un matin, le lever du ministre.

– Ma foi ! c'est à n'y plus tenir, s'écria don Félix de Castra, vieil hidalgo dont les traits

anguleux, le menton pointu et la petite taille attestaient la pureté du sang espagnol qui coulait dans ses veines.

– Voici, dit à son tour don Diego Sarmiente de Mendoza, voici plus de trois quarts d’heure que j’attends une audience d’un homme qui se serait autrefois trouvé fort honoré si je lui eusse ordonné de faire avancer mon carrosse.

– Eh ! messieurs, puisque vous n’aimez pas à faire antichambre, pourquoi venir ici ? Don Rodrigues se soucie fort peu de votre présence, répondit d’un ton assez brusque un jeune homme de bonne mine, dont le tempérament fougueux et irritable se trahissait par une pantomime animée. Il parcourait à pas pressés l’appartement, heurtant çà et là les groupes de courtisans qu’il rencontrait, puis il s’arrêtait brusquement, relevait sa moustache et son manteau, jouait avec le manche de sa dague, plongeait un fier regard dans la foule, et, par ses observations piquantes, faisait monter le rouge au visage des courtisans. Étranger à la cour, il s’était fait dans les camps une réputation de générosité et de valeur

chevaleresque. Ce brave soldat se nommait don Martin Fonseca et était d'illustre origine ; ses aïeux avaient conservé intact l'éclat de leur blason, mais c'était l'unique héritage qu'ils lui eussent transmis. Ajoutons qu'il était parent à un degré éloigné du premier ministre, le cardinal duc de Lerme.

Appelé dans son enfance à jouir un jour de l'immense fortune de son oncle maternel, Fonseca avait été introduit à la cour par le cardinal ministre, qui en avait fait un page. Mais la rude franchise du jeune Fonseca s'accommoda fort mal de l'atmosphère et de l'étiquette d'une cour hypocrite et bigote. Plus d'une fois, il offensa gravement le premier ministre, et celui-ci, malgré toute sa puissance, comprit que son parent ne ferait jamais son chemin à Madrid ; aussi chercha-t-il quelque prétexte honnête pour l'éloigner du palais. À cette époque, l'oncle de Fonseca se remaria, et bientôt sa jeune femme lui donna un héritier.

Le duc de Lerme ne crut pas devoir ménager plus longtemps don Martin ; il lui ordonna d'aller

rejoindre à la frontière une division de l'armée espagnole.

Le jeune homme ne tarda pas à s'y distinguer par son courage ; mais la franchise de son caractère nuisit à son avancement. Il passa plusieurs années sous les drapeaux et vit des officiers qui n'avaient ni son mérite ni sa naissance arriver aux premiers grades, tandis qu'il restait dans les rangs subalternes.

Depuis quelques mois il était revenu à Madrid pour faire valoir ses droits auprès du gouvernement ; mais, au lieu d'obtenir l'avancement qu'il désirait, ses efforts imprudents et mal dirigés n'avaient abouti qu'à le brouiller davantage avec le cardinal ministre, qui lui avait intimé de nouveau l'ordre de retourner tout de suite à son régiment.

À l'époque où commence cette histoire, nous trouvons encore Fonseca à Madrid ; mais, cette fois, ce n'était pas pour demander de l'avancement et prêcher dans le désert.

Dans tout autre pays que l'Espagne, don Martin Fonseca eût parcouru une carrière

brillante ; mais Philippe III régnait alors, et Fonseca n'était pas un courtisan ; aussi, était-ce un grand sujet d'étonnement pour les personnages avec lesquels il était mêlé, de le voir faire antichambre chez don Rodrigues de Calderon, comte d'Oliva, marquis de Siete-Iglesias, secrétaire du roi, compagnon de plaisirs et favori de l'infant d'Espagne.

– Vraiment, messieurs, répéta don Martin, j'admire la patience qui vous fait attendre si longtemps une audience de Calderon.

– Jeune homme, répondit avec gravité don Félix de Castra, des hommes de notre rang se doivent aux intérêts de l'État, quel que soit le caractère des ministres du roi.

– C'est-à-dire que vous allez ramper à genoux pour obtenir des pensions et des places... Pour vous, traiter des intérêts de l'État, c'est avoir la main dans ses coffres...

– Monsieur ! s'écria avec colère don Félix, en portant la main à la garde de son épée.

Le jeune officier sourit dédaigneusement.

En ce moment, un huissier ouvrit avec fracas la porte des petits appartements, et les courtisans s'empressèrent d'aller présenter leurs hommages à don Rodrigues.

Ce célèbre personnage, grâce à l'appui du duc de Lerme, était devenu secrétaire du roi, et, en réalité, il présidait aux destinées de l'Espagne. Il était, nous l'avons dit, d'une naissance fort obscure. Longtemps il avait cherché à la cacher ; mais quand il vit que la curiosité publique se livrait à de sérieuses investigations, de nécessité il fit vertu et déclara ouvertement qu'il devait le jour à un pauvre soldat de Valladolid. Il fit même venir son père à Madrid et le logea dans son propre palais.

Cette adroite conduite arrêta les propos malveillants qui pleuvaient sur lui ; mais quand le vieux soldat eut cessé d'exister, le bruit courut qu'à son lit de mort il avait confessé qu'aucun lien de parenté n'existait entre lui et Calderon, qu'il s'était prêté à cette imposture pour se procurer dans sa vieillesse une existence paisible, qu'il ne s'expliquait pas pourquoi Calderon

l'avait forcé d'accepter les honneurs d'une parenté mensongère.

Cet aveu fit surgir des accusations plus outrageantes encore contre Calderon. Ses ennemis supposèrent qu'outre la honte qu'il éprouvait de l'obscurité de sa naissance, il avait d'autres motifs pour cacher son nom et son origine. N'était-ce pas par crainte qu'on ne découvrit que dans sa jeunesse il avait enfreint les lois de la société ? N'avait-il pas commis quelque crime, et ne cherchait-il pas à se soustraire à l'action de la justice ?

On ajoutait que souvent, dans la gloire de ses triomphes et au milieu de ses plus joyeuses orgies, on voyait son front s'assombrir, sa contenance changer, et que c'était avec les plus pénibles efforts qu'il parvenait à rester maître de lui-même et à reprendre sa sérénité.

Au reste, quelle que fût la naissance de Calderon, on ne pouvait lui refuser une éducation brillante et une instruction solide, car les savants vantaient son mérite et se glorifiaient de son patronage.

Le peuple, qui voyait son influence si grande sur le monarque et son autorité si fortement établie, pensait qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Cependant, tout l'art de Calderon, qui n'était rien moins qu'un magicien, consistait à se servir de ses hautes facultés dans l'intérêt de son égoïsme et de son ambition.

Rien ne lui coûtait pour atteindre son but, et ce système n'avait même pas le mérite de la nouveauté dans un monde où le succès justifie tout.

Une mission diplomatique l'avait forcé de s'absenter de Madrid pendant plusieurs semaines : aussi les courtisans se pressaient-ils en foule à son premier lever. Calderon dédaignait le luxe de la toilette ; il portait un manteau et un habit de velours noir sans broderie d'or. Sa chevelure était noire et luisante comme l'aile du corbeau ; son front, sauf une ride profonde entre les sourcils, était blanc et uni comme un marbre ; son nez aquilin et régulier ; ses moustaches retroussées et sa barbe taillée en pointe donnaient

un étrange éclat à son teint, un peu cuivré.

Bien qu'il fût dans la maturité de l'âge, il conservait un air de jeunesse ; sa taille haute et admirablement proportionnée, ses manières naturellement gracieuses, sa fière et noble mine, faisaient de Calderon un des plus beaux cavaliers de cette cour si brillante. En un mot, c'était un homme fait pour commander à un sexe et pour fasciner l'autre.

Les courtisans vinrent tour à tour lui présenter leurs hommages, mais il ne les accueillit pas avec la même faveur ; il y avait des nuances et des degrés dans sa politesse. Sec, incisif avec les gens qui n'avaient point à ses yeux de valeur réelle, il gardait avec les grands une attitude digne et fière. Devant un Guzman ou un Medina-Cœli, il s'inclinait profondément ; on voyait errer sur ses lèvres un imperceptible sourire qui révélait le mépris qu'au fond du cœur lui inspirait l'humanité. Enfin il était familier, mais bref dans ses discours, avec les rares personnes qu'il aimait ou estimait réellement ; mais vis-à-vis de ses ennemis et des intrigants qui rêvaient sa ruine il

prenait un air de franchise, de cordialité et d'abandon ; ses manières étaient pleines de charme et sa voix devenait caressante.

Sans se mêler à ce troupeau de courtisans, don Martin Fonseca, la tête haute et les bras croisés sur la poitrine, jeta sur Calderon un regard de curiosité et de dédain.

– J'ai contribué, pensait-il, à l'élévation de cet homme, dont je viens aujourd'hui solliciter la faveur.

Don Diego Sarmiente de Mendoza venait de recevoir un salut de Calderon, quand les yeux de ce dernier s'arrêtèrent sur la mâle et noble figure de Fonseca. Le front du favori se colora soudain d'une vive rougeur. Il se hâta de promettre à don Diego tout ce qu'il désirait, puis, tournant le dos à une foule de courtisans, il rentra avec vivacité dans son appartement. Fonseca, qui s'était vu reconnu par Calderon, et qui n'augurait rien de bon de son brusque départ, allait s'éloigner du palais, lorsqu'un jeune page vint lui frapper sur l'épaule en disant :

– Vous êtes don Martin Fonseca ?

– Oui, répondit-il.

– Veuillez me suivre ; don Rodrigues, mon maître, désire vous parler.

Le front du jeune officier rayonna d'espérance. Il suivit le page, et se trouva bientôt dans le cabinet du Séjan de l'Espagne.

II

Calderon vint au-devant de Fonseca, et le reçut avec des marques non équivoques de respect et d'affection.

– Don Martin, – lui dit-il, et sa voix respirait la tendresse la plus vraie, – je vous ai les plus grandes obligations ; c'est votre main qui m'a poussé sur le chemin de la fortune. Mon élévation date du jour où je suis entré dans la maison de votre père pour devenir votre précepteur. Je vous ai suivi à la cour, où vous avait appelé le cardinal ministre, et quand vous avez renoncé à ce séjour pour embrasser la carrière des armes, vous avez prié votre illustre parent d'assurer l'avenir de Calderon. Vous voyez ce qu'il a fait pour moi. Don Martin, nous ne nous sommes jamais rencontrés depuis ; mais j'espère que maintenant il me sera permis de vous prouver ma reconnaissance.

– Oui, répliqua vivement Fonseca, vous pouvez me sauver du désespoir et me rendre le plus heureux des hommes.

– Que puis-je faire pour vous ? demanda Calderon.

– Vous souvient-il, reprit Fonseca, que j’aime bien tendrement une femme nommée Margarita ?

– Margarita ! dit Calderon d’un air pensif et d’une voix émue, c’est là un doux nom : c’était celui de ma mère !

– De votre mère ! Je croyais qu’elle s’appelait Maria Sandalen.

– Oui, sans doute, Maria-Margarita Sandalen, répliqua Calderon d’un air distrait.

» Mais parlons de vous... À l’époque de votre dernier voyage à Madrid, j’étais chargé d’une mission en Portugal, et j’ai été privé du plaisir de vous voir ; on m’a dit que vous aviez alors offensé le cardinal ministre par un projet d’alliance indigne de votre naissance. S’agissait-il de Margarita ? Quelle est cette jeune femme ?

– C’est une orpheline d’une humble condition.

Une femme, sa nourrice, a pris soin de son enfance. Elles demeuraient ensemble à Séville. La vieille brodait à l'aiguille, et Margarita vivait du produit de ce travail. Plus tard une attaque de paralysie fit perdre à la pauvre femme l'usage de ses membres, et Margarita, reconnaissante, voulut rendre à sa bienfaitrice ce que celle-ci avait fait pour elle.

Margarita connaissait la musique et possédait une voix merveilleuse. Le directeur du théâtre de Séville en fut informé, et lui fit les propositions les plus avantageuses pour chanter sur la scène. Margarita, enfant pleine de candeur et d'innocence, ignorait les dangers de la vie d'actrice ; elle accepta les offres avec empressement, car elle ne songeait qu'à l'appui qu'elle allait pouvoir prêter à la seule amie qu'elle eût au monde. J'étais alors avec mon régiment en garnison à Séville ; nous devons surveiller les Maures de ce pays et les écraser à la première démonstration hostile.

– Ah ! les maudits hérétiques ! murmura Calderon d'une voix sourde.

– Je vis Margarita ; je l’aimai et m’en fis aimer. Je quittai Séville pour obtenir de mon père qu’il consentît à me laisser épouser Margarita. Mais cette démarche fut inutile ; mes prières ne purent fléchir l’orgueil de mon père. Cependant des admirateurs de la jeune cantatrice, que son talent et sa beauté avaient déjà rendue célèbre, parlèrent d’elle à la cour, et bientôt, par ordre royal, elle dut quitter Séville pour le théâtre de Madrid. Une dernière fois je voulus solliciter le duc de Lerme, et je vins à Madrid en même temps que Margarita. Je suppliai le cardinal ministre de me confier un emploi qui m’assurât une existence moins précaire que l’état militaire, où je végétais sans obtenir un avancement mérité. Je voulais, foulant aux pieds les préjugés de la naissance et de la fortune, épouser Margarita, sans qui je ne saurais vivre. Le ministre fut encore plus inexorable que mon père... Mais j’adorais Margarita, et je lui offris ma main... Eh bien ! elle refusa.

– Pour quels motifs ? Craignait-elle de partager votre pauvreté ?

– Ah ! vous la calomniez ! Non ; elle ne voulut pas nuire à mon avenir et être la cause de mon exil. Le lendemain je reçus un brevet de capitaine et l'ordre formel de rejoindre immédiatement mon régiment. J'étais amoureux, mais soldat, et désobéir, c'eût été me déshonorer. D'ailleurs, mon cœur était plein d'espérance ; j'attendais tout de l'avenir : avancement, honneurs, richesses. Nous jurâmes, Margarita et moi, de nous aimer toujours, et je partis.

Nous nous écrivions souvent, et ses dernières lettres me firent concevoir quelques craintes. Malgré toute sa réserve, je compris qu'elle regrettait d'être actrice, et qu'elle s'effrayait des persécutions auxquelles l'exposait cette profession. La vieille dame, qui jusqu'alors lui avait tenu lieu de mère, était mourante, et Margarita, désespérant de voir s'accomplir notre union, exprima le désir de chercher un refuge dans un cloître. Enfin, dans une dernière lettre, elle me dit un éternel adieu. Sa nourrice était morte, et la pauvre Margarita était entrée au couvent de *Sainte-Marie de l'Épée blanche*. Vous comprenez mon désespoir. J'obtins un congé, et

je partis en toute hâte pour Madrid ; mais il me fut impossible de voir Margarita. Voici sa dernière lettre, ajouta-t-il en donnant à Calderon la lettre de la novice ; lisez-la, de grâce.

Calderon s'abandonnait rarement à des élans de sensibilité ; mais la lettre de Margarita était si touchante, elle exprimait des sentiments si nobles et si purs, qu'il ne put la lire sans manifester une certaine émotion. Mais, composant son visage :

– Don Martin, dit-il avec un sourire amer, vous êtes la dupe des manœuvres d'une femme. Un jour vous serez désabusé ; mais l'expérience vous coûtera cher. Cependant, si ma position me permet de servir maintenant vos intérêts, d'adoucir un peu vos peines, disposez de moi. Je crois qu'il sera facile d'intéresser la reine en votre faveur ; je lui remettrai cette lettre, qui ne peut manquer de faire impression sur le cœur d'une femme. La reine est patronne du couvent, et par elle nous sommes sûrs d'obtenir l'ordre de rendre à la liberté la jeune novice. Pourtant ce n'est pas tout : il faut encore que votre famille consente à ce mariage. Margarita n'est pas

noble ; mais des lettres patentes du roi lui donneraient ce qui lui manque de ce côté.

En vous les accordant, le roi vous pourvoira d'un emploi lucratif et honorable, et votre père sera bien exigeant s'il ne considère pas de tels avantages comme un douaire suffisant pour la future épouse. Votre mérite est grand, et l'on s'accorde à reconnaître que vous portez dignement le nom de vos ancêtres.

Quant à moi, je vous vois avec peine arrêté sur le chemin de la fortune, et j'ai hâte d'aplanir pour vous tous les obstacles. J'avoue que quand je vous ai vu faire antichambre dans mon palais, j'ai rougi de mon ingratitude ; mais je veux réparer mes torts envers vous. On dit généralement que je fais un mauvais usage de ma puissance... votre avancement prouvera le contraire.

– Cher et généreux Calderon, balbutia Fonseca vivement ému, j'ai toujours méprisé l'opinion du vulgaire ; des envieux seuls peuvent vous calomnier.

– Non, répondit Calderon, j'ai mes défauts ;
mais je possède au moins le sentiment de la
reconnaissance... Venez me voir demain.

III

Calderon se leva, et le jeune cavalier prit congé de lui.

– Sur mon âme, se dit Calderon, je m'intéresse à ce brave officier. Quand j'étais abandonné de tous, que je n'avais plus ni famille ni patrie, je me souviens qu'il me vint en aide. Comment ai-je pu l'oublier si longtemps ! Il n'est pas de cette race que j'abhorre ; le sang maure ne coule pas dans ses veines. Il n'est pas non plus de ces grands qui rampent servilement et que je méprise ; c'est un homme dont je puis servir les intérêts sans rougir.

Il continuait ce monologue, lorsqu'une main invisible souleva la tapisserie qui masquait une porte dérobée, et livra passage à un jeune homme qui entra brusquement et vint droit à Calderon.

– Rodrigues, dit-il, te voilà de retour à Madrid ! Je veux t'entretenir seul un instant ; assieds-toi et écoute.

Calderon s'inclina respectueusement, plaça un large fauteuil devant le nouveau venu et alla s'asseoir à quelque distance sur un tabouret.

Faisons maintenant connaître au lecteur celui que Calderon recevait avec tant de déférence. C'était un homme de taille moyenne : son air était sombre, son visage d'une pâleur livide ; il avait le front haut, mais étroit, le regard profond, rusé, voluptueux et sinistre ; sa lèvre inférieure, un peu forte et dédaigneuse, indiquait que le sang de la maison d'Autriche coulait dans ses veines. À l'ensemble des traits, on devinait un descendant de Charles-Quint. Son maintien assez noble et ses vêtements couverts d'or et de pierreries attestaient que c'était un personnage du plus haut rang.

En effet, c'était l'infant d'Espagne, qui venait causer avec Calderon, son ambitieux favori.

– Sais-tu bien, Rodrigues, dit le jeune homme, que cette porte secrète de ton appartement est fort commode ? Elle me permet d'éviter les regards observateurs d'Uzeda, qui cherche toujours à faire sa cour au roi en espionnant l'héritier du

trône. Il le payera tôt ou tard. Il te déteste, Calderon, et s'il n'affiche pas publiquement sa haine contre toi, c'est à cause de moi seulement.

– Que Votre Altesse soit bien persuadée que je n'en veux pas à cet homme. Il recherche votre faveur ; quoi de plus naturel ?

– Eh bien, son espérance sera trompée. Il me fatigue de ses plates et banales flatteries, et s'imagine que les princes doivent s'occuper des affaires de l'État. Il oublie que nous sommes mortels, et que la jeunesse est l'âge des plaisirs.

» Calderon, mon précieux favori, sans toi la vie me serait insupportable ; aussi tu me vois ravi de ton retour, car tu n'as pas d'égal pour inventer des plaisirs dont on ne se lasse jamais. Eh bien ! ne rougis pas, si l'on te méprise à cause de tes talents, moi, je leur rends hommage. Par la barbe de mon grand-père, quel joyeux temps que celui où je serai roi, avec Calderon pour premier ministre !

Calderon fixa sur le prince un regard inquiet, et ne parut pas tout à fait convaincu de la sincérité de Son Altesse. Dans ses plus grands

accès de gaieté, le sourire de l'infant Philippe avait encore quelque chose de faux et de méchant ; ses yeux, glauques et profonds, n'inspiraient aucune confiance. Calderon, dont le génie était infiniment supérieur à celui du prince, n'avait peut-être pas autant d'astuce et d'hypocrisie, de froid égoïsme et de corruption raffinée que ce jeune homme presque imberbe.

– Mais, ajouta le prince d'un ton affectueux, je viens te faire des compliments intéressés. Jamais je n'eus plus besoin qu'aujourd'hui de mettre à l'épreuve tout ce que tu as d'imagination, d'adresse et de courage ; en un mot, Calderon, j'aime !

– Prince, reprit Calderon en souriant, ce n'est certainement pas votre premier amour. Combien de fois déjà Votre Altesse m'a tenu le même langage !

– Non, répliqua vivement l'infant, jusqu'à ce jour je n'ai pas connu le véritable amour, et je me suis contenté de plaisirs faciles ; mais on ne peut aimer ce qu'on obtient trop aisément. La femme dont je vais te parler, Calderon, sera une conquête

digne de moi, si je parviens à posséder son cœur.

» Écoute. Hier, j'étais allé avec la reine entendre la messe à la chapelle de *Sainte-Marie de l'Épée blanche* ; tu sais que l'abbesse de ce couvent est protégée par la reine, dont elle a été autrefois dame d'honneur. Pendant le service divin, nous entendîmes une voix dont les accents ont porté le trouble dans mon âme !

» Après la cérémonie, la reine voulut savoir quelle était cette nouvelle sainte Cécile, et l'abbesse nous apprit que c'était une célèbre cantatrice, la belle, l'incomparable Margarita. Eh bien, que t'en semble ? lorsqu'une actrice se fait religieuse, pourquoi Philippe et Calderon ne se feraient-ils pas moines ? Mais il faut te dire tout : c'est moi, moi indigne, qui suis cause de cette merveilleuse conversion.

» Voici comment : Il y a de par le monde un jeune cavalier nommé don Martin Fonseca, parent du duc de Lerme ; tu le connais. Dernièrement le duc me dit que son jeune parent était amoureux fou d'une fille de basse extraction, et qu'il désirait même l'épouser.

» Ce récit piqua ma curiosité, et je voulus connaître l'objet de cette belle passion. C'était cette même actrice que j'avais déjà admirée au théâtre de Madrid. J'allai la voir, et je fus frappé de sa beauté, encore plus enivrante à la ville qu'au théâtre. Je voulus, mais en vain, obtenir ses faveurs. Comprends-tu cela, Calderon ? Je pénétrai de nuit chez elle. Par saint Jacques ! sa vertu triompha de mon audace et de mon amour. Le lendemain je tâchai de la revoir ; mais elle avait quitté sa demeure, et toutes mes recherches pour découvrir sa retraite furent infructueuses jusqu'au jour où je retrouvai au couvent l'actrice que j'avais connue. Pour rester fidèle à Fonseca, elle s'était réfugiée dans un cloître ; mais il faut qu'elle le quitte et qu'elle soit à l'infant d'Espagne. Voilà mon histoire, et maintenant je compte sur toi !

– Prince, dit gravement Calderon, vous connaissez les lois espagnoles et leur rigueur implacable en matière de religion... Je n'oserai...

– Fi donc ! point de faux scrupules... ne crains rien. Je te couvre de ma personne sacrée et te

mets à l'abri de toute atteinte. Prends donc un air moins sombre. N'as-tu pas aussi ton Armide ? Quel est ce billet que tu tiens ? N'est-il pas d'une femme ? Ah ! ciel et terre ! s'écria le prince en s'emparant de la lettre : Margarita ! Oserais-tu bien aimer celle que j'aime ? Parle, traître ! mais parle donc !...

– Votre Altesse, dit Calderon d'un ton digne et respectueux, Votre Altesse veut-elle m'entendre ?... Un jeune homme que j'ai élevé, qui fut mon premier bienfaiteur, et à qui je dois ce que je suis, brûle de l'amour le plus pur pour Margarita. Il se nomme don Martin Fonseca. Ce matin, il est venu me prier d'intercéder en sa faveur auprès de ceux qui s'opposent à cette union avec Margarita. Ah ! prince, ne détournez pas vos regards. Vous ne connaissez pas le mérite de Fonseca : c'est un officier de la plus haute distinction. Vous ignorez la valeur de pareils sujets, de ces nobles descendants de la vieille Espagne. Prince, vous avez un noble cœur. Ne disputez pas cette jeune fille à un illustre soldat de votre armée, à celui dont l'épée défend votre couronne. Épargnez une pauvre orpheline ;

assurez son bonheur, et cet acte magnanime vous absoudra devant Dieu de bien des plaisirs coupables.

– C’est toi que j’entends, Rodrigues ! répliqua le prince avec un sourire amer. Valet, tiens-toi à ta place. Lorsque je veux entendre une homélie, j’envoie chercher mon confesseur ; quand je veux satisfaire mes vices, j’ai recours à toi... Trêve de morale !... Fonseca se consolera ; et quand il saura quel est son rival, il s’inclinera devant lui. Quant à toi, tu m’aideras dans ce projet.

– Non, monseigneur, et que Votre Altesse me le pardonne.

– Tu as dit non, je crois ? N’es-tu pas mon favori, l’instrument de mes plaisirs ? Tu me dois ton élévation ; veux-tu me devoir ta chute ? Ta fortune trop rapide t’a fait tourner la tête, Calderon, prends garde ! Déjà le roi te soupçonne et n’a plus en toi la même confiance ; Uzeda, ton ennemi, est écouté avec faveur ; le peuple te déteste, et si je t’abandonne, c’en est fait de toi !

Calderon, debout, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux pleins d’éclairs sinistres,

restait muet devant le prince. Celui-ci, interrogeant la physionomie de son favori, parut vouloir sonder ses pensées.

Tout à coup il se rapprocha de lui, et dit d'une voix émue :

– Rodrigues, j'ai été trop vif : tu m'avais rendu fou ; mais mon intention n'était pas de te blesser. Tu es un serviteur fidèle, et je crois à ton attachement. J'avoue même que, s'il s'agissait d'une affaire ordinaire, je trouverais ton raisonnement juste, tes scrupules louables, tes craintes fondées ; mais je te répète que j'adore cette jeune fille, qu'elle est maintenant le rêve de toute ma vie, qu'à tout prix il faut qu'elle soit à moi ! Veux-tu m'abandonner ? veux-tu trahir ton prince pour un officier de fortune ?

– Ah ! s'écria Calderon avec une apparence d'émotion vraie, je donnerais ma vie pour vous, et je sens ce que me reproche ma conscience pour avoir voulu satisfaire vos moindres caprices. Mais en me prêtant cette fois à vos désirs, je commettrais une trop lâche perfidie ! Don Martin a remis entre mes mains la vie de sa vie, l'âme de

son âme... Prince, si vous me voyiez traître à l'honneur et à l'amitié, pourriez-vous désormais vous fier à moi ?

– Traître, dis-tu ? Mais n'est-ce pas moi que tu trahis ? Ne me suis-je pas fié à toi ? ne m'abandonnes-tu pas ? ne me sacrifies-tu pas ? Au surplus, comment pourras-tu servir ce Fonseca ? comment prétends-tu délivrer la jeune novice ?

– Avec un ordre de la cour. Votre royale mère...

– Il suffit ! cria le prince en fureur. Va donc ! tu ne tarderas pas à te repentir.

Cela dit, Philippe se précipita vers la porte.

Calderon effrayé voulut le retenir ; mais le prince lui tourna dédaigneusement le dos et sortit de l'appartement.

IV

À peine le prince fut-il sorti, qu'un vieillard portant le costume ecclésiastique entra dans le cabinet de Calderon.

– Êtes-vous libre, mon fils ? demanda le vieux prêtre.

– Oui, mon père, venez, car j'ai besoin de votre présence et de vos conseils. Il ne m'arrive pas souvent de flotter irrésolu entre deux sentiments opposés, celui de l'intérêt et celui de la conscience. Eh bien, je suis placé dans un de ces rares dilemmes.

Calderon raconta sa double entrevue avec Fonseca et avec le prince.

– Vous voyez, dit-il, l'étrange perplexité dans laquelle je me trouve : d'un côté, j'ai des devoirs à remplir envers Fonseca, j'ai engagé ma parole ; il est mon bienfaiteur, mon ami ; il a été mon

pupille ; et l'infant d'Espagne veut que je l'aide à séduire la fiancée de ce jeune homme ! Ce n'est pas tout : le prince veut encore me faire participer à l'enlèvement d'une novice !... Consommer un rapt, et dans quel lieu, juste ciel ! dans un couvent ! D'autre part, si je refuse, j'encours la vengeance du prince, et lorsque j'ai déjà presque perdu la faveur du roi pour avoir voulu conserver celle de l'héritier du trône. L'infant, irrité contre moi, encouragera les efforts de mes ennemis ; en un mot, toute la cour se liguera pour précipiter ma ruine.

– Vous êtes, en effet, soumis à une terrible épreuve, dit gravement le moine, et je conçois vos craintes...

– Moi craindre ! moi, Aliaga ! répliqua Calderon avec un rire méprisant ; l'ambition véritable a-t-elle jamais connu la crainte ? mais ma conscience se révolte.

– Mon fils, répondit Aliaga, quand, nous autres prêtres, nous nous sentons assez puissants pour dominer les rois et fouler leur couronne sous nos pieds, tous les grands de la terre ne sont dans

nos mains que des instruments destinés à défendre les intérêts sacrés de la religion. C'est dans ce but que Dieu a voulu que je devinsse le confesseur du roi Philippe. Si alors je te prêtais mon appui, si j'attirais sur toi les faveurs du monarque, c'est que je reconnus que tu étais doué de l'intelligence et de la volonté que les chefs de notre ordre exigent des hommes qu'ils veulent attacher à leur cause. Je te savais brave, habile, ambitieux ; je savais que ta volonté forte briserait tous les obstacles qui entravaient ta marche. Tu te souviens du jour de notre rencontre. Il y a quinze ans de cela ; c'était dans la vallée du Xenil. Je te vis plonger tes mains dans le sang de ton ennemi ; tes lèvres, crispées par la fureur, s'ouvrirent pour exhaler un cri de joie sauvage. Souillé d'un meurtre, tu allais fuir ta patrie, lorsque moi, seul possesseur de ton secret, je me présentai devant toi, je t'interrogeai. En te voyant calme, froid et maître de ta raison : « Voici, me suis-je dit, un homme qui serait pour notre ordre un précieux auxiliaire. »

Le moine s'arrêta. Calderon ne l'écoutait pas ; son visage était livide ; il tenait ses yeux fermés ;

sa poitrine, gonflée de soupirs, se soulevait violemment.

– Terrible souvenir ! murmura-t-il, fatal amour ! Ô Inez ! Inez !

– Calme-toi, mon fils, je n'ai pas voulu retourner le poignard dans la plaie.

– Qui parle ? s'écria Calderon en frissonnant. Ah ! le moine ! le moine ! Je croyais entendre la voix de la mort. Continue, moine, continue ; parle-moi des intrigues de ton ordre, de l'inquisition et des tortures qu'elle a inventées ; dis-moi quelque chose qui puisse me faire oublier le passé.

– Non, écoute-moi, Calderon, je veux te révéler l'avenir qui t'attend. Je te disais qu'un soir je te rencontrai, couvert du sang de ton ennemi. Tu allais fuir lorsque je te saisis par le bras : « Ta vie est en mon pouvoir ! » m'écriai-je. Ton mépris pour mes menaces, ton dégoût de la vie, me firent penser que le ciel t'avait fait naître pour servir les intérêts de notre ordre et de la religion. Je te mis en sûreté, et tu ne tardas pas à te vouer à notre cause. Plus tard, je te fis nommer

précepteur du jeune Fonseca, alors héritier d'une grande fortune. Le second mariage de son oncle et l'enfant que lui donna sa nouvelle femme détruisirent les avantages que notre ordre devait attendre de ta position auprès de ton élève. Mais tout ne fut pas perdu : Fonseca te présenta au duc de Lerme, son parent ; je venais d'être nommé confesseur du roi, et je jugeai qu'il était temps de faire arriver dans tes mains les rênes du gouvernement. L'âge avait mûri ton génie, et la haine implacable dont tu étais animé contre les Maures me fit voir en toi l'homme que Dieu suscitait pour chasser d'Espagne cette race maudite. Bref, je devins ton bienfaiteur, et tu ne fus pas ingrat. Tu as lavé ton sang dans le sang des hérétiques ; tu n'as plus rien à craindre de la justice des hommes. Qui pourrait retrouver dans Rodrigues Calderon, marquis de Siete-Iglesias, l'étudiant de Salamanque, l'assassin de Rodrigues Nunez ? Ne frémis donc plus au souvenir d'un passé qui n'est plus qu'un rêve dans ta vie... Songe à l'avenir : il s'ouvre radieux pour toi si nous marchons toujours ensemble ! Osons tout pour arriver au but. Et d'abord il faut

que le futur monarque d'Espagne devienne entre nos mains un instrument docile. Tu le tiendras captif dans les liens du plaisir, tandis que nous dominerons par le fanatisme son esprit superstitieux. Le jour où Philippe IV montera sur le trône sera un jour de triomphe pour l'inquisition et tous les fidèles de la chrétienté. L'inquisition doit être notre grande épée, et la postérité verra en nous les apôtres de la foi catholique. Dans une telle entreprise, doit-on se laisser arrêter par des scrupules vulgaires ? Non ! et, pour obéir à un mouvement généreux, ne t'expose pas à perdre ton empire sur les sens et l'esprit du voluptueux Philippe. Avant tout, sauve ton autorité, car c'est à elle que se rattachent les espérances de ceux qui ont fait de l'intelligence un sceptre.

– Ton enthousiasme et ton fanatisme t'aveuglent, Aliaga, répondit froidement Calderon. Je te l'ai déjà dit, tes grands desseins ne peuvent réussir. Laisse le monde se sauver lui-même. Cependant ne crains rien de moi ; mes idées s'identifient avec celles de ton ordre ; ma vie même vous appartient, et je ne trahirai pas

votre cause. Quant à vos prudents avis, je les mériterai. Mais voici l'heure du conseil, permettez-moi de vous quitter.

Et Calderon rentra dans les appartements intérieurs.

V

Devant une table couverte de papiers étaient assis le roi d'Espagne et Calderon.

Philippe III était sombre, grave et taciturne. Rien dans son extérieur ni dans ses relations avec son ministre n'eût pu indiquer, même au plus fin observateur, si Calderon était en disgrâce ou en faveur auprès du monarque.

Philippe avait reçu une éducation monacale ; l'astuce et l'hypocrisie, nécessités d'une politique despotique, s'alliaient en lui au fanatisme religieux.

Le plus profond silence régnait dans l'appartement ; il n'était interrompu que par les brèves remarques du roi et les explications du ministre. Quand ce dernier eut terminé son travail, le roi dit en lançant à Calderon un regard furtif :

– L’infant me quittait quand vous êtes entré ; l’avez-vous vu depuis votre retour ?

– Oui, sire, il m’a honoré d’une visite ce matin.

– Et de quoi vous êtes-vous entretenus ?... d’affaires d’État ?

– Votre Majesté sait que son humble secrétaire ne parle qu’avec elle d’affaires politiques.

– Le prince a été votre protecteur, Rodrigues !

– N’est-ce pas Sa Majesté elle-même qui m’a ordonné de rechercher sa protection ?

– Oui, c’est moi. Heureux le monarque dont le serviteur fidèle est le confident de l’héritier du trône !

– Sans doute, et si le prince pouvait avoir une pensée contraire aux intérêts de Votre Majesté, j’essaierais de la faire disparaître de son esprit, sinon je vous la révélerais ; mais Dieu a béni Votre Majesté en lui donnant un fils soumis et reconnaissant.

– Je le crois ; l’amour des plaisirs éteint en lui l’ambition. Je ne suis pas, d’ailleurs, un père trop

sévère ; conservez sa faveur, Rodrigues ; mais n'avez-vous rien fait qui puisse l'offenser ?

– Non, sire, je ne pense pas avoir encouru une telle disgrâce.

– Cependant il ne fait plus de toi le même éloge. Je te le dis dans ton intérêt : tu ne peux me servir qu'à la condition d'être l'ami de ceux dont l'affection est douteuse pour moi.

– Sire, les courtisans qui approchent votre fils cherchent à me déconsidérer dans son esprit, afin de gagner sa confiance, et leurs calomnies finissent par m'atteindre.

– Qu'importe ce qu'ils disent de toi ! Le peuple et les courtisans font rarement l'éloge des ministres fidèles. Mais, je te le répète, ne perds pas la faveur du prince.

Calderon s'inclina profondément et sortit.

En traversant les appartements du palais, il aperçut dans l'embrasement d'une fenêtre son ennemi juré, le duc d'Uzeda, causant familièrement avec le jeune prince.

Au même instant le duc de Lerme entra par la

porte opposée.

Ce dernier fut désagréablement surpris de voir régner entre son fils et le prince une intimité que tous ses efforts n'avaient pu empêcher.

Il fit rapidement à Calderon un signe d'intelligence, et, sans être aperçu de son fils, il sortit par la porte même qui lui avait donné entrée.

Calderon suivit le duc, et ils pénétrèrent dans une chambre dont ce dernier ferma soigneusement la porte.

– Rodrigues, dit-il, que signifie cela ? d'où vient cette liaison de mauvais augure ?

– Votre Éminence sait que j'arrive de Lisbonne ; cette liaison est encore une énigme pour moi.

– Il faut en pénétrer la cause, mon bon Rodrigues. Le prince détestait Uzeda ; il faut réveiller en lui les mêmes sentiments, sans cela nous sommes perdus.

– Non pas, s'écria fièrement Calderon ; je suis secrétaire du roi, et j'ai des droits à la

reconnaissance et à la protection de Sa Majesté.

– Ne t’abuse pas, dit le duc en souriant. Le roi n’a pas longtemps à vivre... je le tiens de son médecin. Sache donc qu’un complot formidable a été formé contre toi. Sans son confesseur et moi, Philippe t’eût déjà sacrifié à la colère du peuple et des courtisans. C’est ton influence sur l’infant qui te sert d’égide. Fais donc en sorte que le duc d’Uzeda n’obtienne jamais l’amitié du prince.

Calderon fit un geste d’assentiment, et le duc entra dans le cabinet du roi.

– Insensé que j’étais, se dit Calderon, moi qui croyais avoir encore une conscience !... Quoi ! je serais supplanté par un Uzeda ? Non, il n’en sera pas ainsi !

Le lendemain, le marquis de Siete-Iglesias se présenta au lever du prince. L’infant jeta sur Rodrigues un regard sévère, lui tourna brusquement le dos... et il affecta de causer amicalement avec Gonzalez de Léon, un des ennemis de Rodrigues. On vit alors les courtisans, naguère si humbles et si rampants devant Calderon, s’en éloigner prudemment.

Mais ce n'était que le commencement de sa disgrâce. Uzeda parut bientôt : l'infant courut à lui, et un instant après on les vit entrer ensemble dans le cabinet particulier du prince.

– L'étoile de Calderon pâlit, – se dirent les courtisans.

Mais l'orgueilleux ministre ne fut pas de cet avis ; un sourire de triomphe ne quitta pas ses lèvres, et ses joues pâles se colorèrent d'une vive rougeur quand il fendit la foule pour monter dans sa voiture et retourner à son palais.

À peine Calderon s'était-il retiré dans son cabinet, que Fonseca, fidèle au rendez-vous, se faisait annoncer.

– Eh bien, Rodrigues, avons-nous de bonnes nouvelles ?

Calderon hocha tristement la tête.

– Mon cher pupille, dit-il d'un ton plein de cordialité, nul espoir ne vous reste ; oubliez un vain rêve ; retournez à l'armée. Je puis vous assurer de l'avancement, un grade magnifique, mais il n'est pas en mon pouvoir de vous faire

obtenir la main de Margarita.

– Et pourquoi ? s'écria Fonseca pâle d'émotion ; d'où vient un changement si soudain ? Est-ce que la reine ?...

– Je ne l'ai pas vue ; mais le roi s'est formellement prononcé à l'égard de la jeune novice. L'inquisition est du même avis ; l'Église crie au scandale : elle se plaint de la perte de son autorité ; personne n'ose intercéder en faveur de Margarita.

– Ainsi, Rodrigues, il n'y a plus d'espoir ?

– Non ; ne songez plus maintenant qu'à la glorieuse vie des camps. Tâchez d'oublier Margarita.

– Jamais ! s'écria le jeune homme. Quoi ! j'aurais mainte fois versé mon sang pour le service du prince, et je ne pourrais pas obtenir une faveur qu'il lui était si facile de m'accorder ? Puisqu'il en est ainsi, je brise mon épée ! Mais, crois-le bien, Calderon, je ne renonce pas à mon projet. Margarita ne restera pas enterrée dans son tombeau vivante ; je saurai braver les espions du

saint-office et pénétrer dans le cloître ; j'enlèverai la femme que j'aime, et j'irai avec elle dans un pays étranger chercher le bonheur qu'on me refuse en Espagne. Je ne crains ni l'exil ni la pauvreté, et je ne demande au ciel que ma maîtresse : j'obtiendrai le reste avec mon épée.

– Ainsi, vous persistez à vouloir enlever Margarita ? dit Calderon d'un ton distrait : après tout, c'est peut-être le plus sage si vous vous y prenez adroitement et avec les précautions nécessaires. Mais avez-vous le moyen de voir Margarita ?

– Oui, hier je suis allé au couvent, et, comme la chapelle est une des curiosités de Madrid, j'ai pu y pénétrer sans exciter le moindre soupçon. Le hasard m'a servi, et j'ai reconnu dans le portier un ancien serviteur de mon père. C'est un vieux soldat dégoûté de sa nouvelle profession, et qui consent à me suivre. Il doit remettre une lettre à Margarita, et j'aurai la réponse aujourd'hui même.

– Don Martin, que le ciel vous protège ! je vous aiderai de tout mon pouvoir, répliqua

Calderon en faisant un signe d'adieu au jeune homme, qui s'éloignait sans remarquer le trouble et la pâleur de Rodrigues.

VI

Le lendemain, au grand désappointement des courtisans, l'infant d'Espagne et Calderon se promenèrent ensemble au Prado, et Rodrigues accompagna encore le prince au théâtre. Son influence sur l'héritier du trône paraissait plus grande que jamais.

Cette rupture, suivie d'une réconciliation si prompte, était une énigme pour tous. Les uns l'attribuaient à un caprice du prince, les autres soutenaient que c'était une comédie imaginée par l'astucieux Calderon pour humilier le duc d'Uzeda, qui ne s'était réchauffé un instant aux rayons du soleil levant que pour être plongé ensuite, aux yeux de tous, dans la plus complète obscurité.

Cependant Fonseca réussissait au-delà de ses espérances. La pauvre Margarita, qui avait quitté un monde qu'elle aimait pour la solitude glaciale

du cloître, fut bientôt dégoûtée de la vie monotone du couvent. Sa seule consolation était de penser qu'elle n'était entrée dans cet asile désolé que pour rester fidèle à Fonseca et échapper aux poursuites dangereuses de l'infant d'Espagne. En mourant, sa vieille nourrice avait révélé un grand secret à Margarita, puis elle lui avait remis une lettre écrite de la main de sa mère. Cette lettre avait fait verser bien des larmes à la jeune fille, et lui avait appris ce qu'il y a parfois de force, de constance, de tristesses et d'angoisses dans l'amour d'une femme. Un affreux pressentiment s'était emparé de Margarita ; elle crut que la fatale destinée de sa mère projetait une ombre sur sa propre existence, et cette pensée lui avait fait rechercher la paix du cloître.

Quand, par l'entremise du portier, la jeune fille reçut la lettre de Fonseca, lettre où respirait la passion la plus profonde, la plus vraie, elle ressentit une grande émotion. La nature reprit ses droits, et le cœur de Margarita se rouvrit aux plus doux sentiments. La novice n'avait pas encore prononcé les vœux terribles qui devaient à jamais

la retrancher du monde. Elle pouvait donc être à l'homme qu'elle aimait. La jeune fille répondit à Fonseca ; elle lui parla des dangers auxquels il s'exposait ; mais chaque mot de cette lettre était dicté par l'amour et devait ranimer l'espoir du jeune homme. Cédant à son propre cœur et aux sollicitations de son amant, Margarita consentit à fuir le couvent, et à fuir avec Fonseca.

Dans la soirée, le jeune officier vint trouver Calderon. Le marquis était descendu dans les jardins de son palais. La lune projetait ses pâles lueurs à travers les allées d'orangers et de grenadiers ; on voyait ses blancs rayons se jouer en nappe argentée sur le marbre des statues qui peuplaient cette délicieuse retraite. L'air doux et tiède n'était troublé que par les murmures des fontaines, dont les jets d'eau, éparpillés par la brise, retombaient en pluie scintillante. Au-dessus de ces jardins régnait une terrasse immense d'où l'on voyait dans le lointain se dessiner les sombres monuments de Madrid et les dômes de ses églises.

Sur cette terrasse, Calderon, debout, appuyé

contre le tronc d'un aloès gigantesque qui l'enveloppait de son ombre, était plongé dans une sombre rêverie.

– D'où vient que je frissonne ? dit-il à demi-voix. Ah ! c'est à cette heure fatale que j'appris que je venais d'être déshonoré par un lâche ; c'est à ce moment que je l'ai tué ! Et depuis ce jour, quelle révolution dans ma vie ! Le crime m'a porté au faite des honneurs ! Et pourtant, comme elle était paisible et heureuse, cette vie d'études à Salamanque ! Alors j'avais foi en *elle* ; je me laissais guider par la flamme de ses yeux, dans lesquels je lisais ma destinée, comme l'astrologue lit dans les étoiles du ciel ; mais l'âge d'or n'a duré qu'un jour : le paradis s'est changé en enfer !

Le bruit des pas rapides de Fonseca arracha Calderon à sa rêverie. Il se retourna brusquement. Il fit un effort suprême pour composer son visage et en effacer toute trace d'émotion. Quand Fonseca parut devant lui, la figure de don Rodrigues était calme et sereine.

– Réjouissons-nous, cher Rodrigues ! Elle

consent enfin, et je viens réclamer l'appui que vous m'avez promis.

– Et le portier du couvent, est-ce un homme auquel on puisse se fier ?

– Comme à moi-même.

– Avez-vous une clef pour ouvrir la porte de la chapelle ?

– La voici ; Margarita doit se cacher dans un confessionnal après la prière du soir.

– Bien, tâchez de remplir convenablement votre rôle ; voici comment je me suis acquitté du mien : Je connais dans un des faubourgs de Madrid, sur la route de Fuencarras, une maison isolée. Le propriétaire est de mes amis. Des chevaux et des déguisements seront mis par lui à votre disposition. Un de mes secrétaires vous remettra un passeport. Demain je serai informé le premier de l'enlèvement de la novice, et je ferai en sorte de dépister ceux qu'on mettra à sa poursuite. N'ai-je pas tout bien arrangé, cher Fonseca ?

– Vous êtes notre ange gardien ! s'écria don

Martin avec enthousiasme. Demain, à minuit, nous irons à la maison que vous venez de m'indiquer.

Fonseca quitta le palais le cœur plein de joie ; mais, au détour de la rue, six hommes appostés depuis les premières heures de la soirée se précipitèrent pour lui barrer le passage.

– C'est à don Martin Fonseca que j'ai l'honneur de parler ? dit le chef de la bande.

– À lui-même.

– Au nom du roi, je vous arrête !

– Vous m'arrêtez ? et pourquoi ? qu'ai-je fait ?

– Voici le mandat signé de Son Éminence le duc de Lerme. On vous accuse de désertion.

– Tu mens, misérable ! le général m'a permis de quitter le camp.

– Que nous importe ? suivez-nous.

Fonseca, naturellement bouillant et impétueux, ne put calculer froidement les suites de sa résistance. L'arrêter, l'emprisonner la veille du jour où il devait délivrer Margarita !

Un pareil malheur le plongeait dans un désespoir qui faisait disparaître à ses yeux toute autre considération. Il tira son épée, renversa l'alguazil qui s'opposait à son passage ; mais les alguazils cernèrent le jeune officier et le choc des épées se fit entendre. Soudain, la rue, qui n'était que faiblement éclairée par la lune, fut inondée de lumière.

Des laquais portant des torches arrivèrent en foule en criant :

– Place au noble marquis de Siete-Iglesias !

À ce nom, Fonseca laissa tomber son arme, et les alguazils firent place.

Un homme au visage pâle, aux yeux étincelants, parut au milieu du groupe : c'était Calderon.

– Pourquoi tout ce bruit à pareille heure ? dit sévèrement le ministre.

– Rodrigues, cria Fonseca, je suis heureux de votre arrivée. Ces misérables ont osé porter la main sur un officier espagnol, en se disant porteurs d'un ordre du duc de Lerme.

– Avez-vous en effet un mandat d’arrêt contre ce gentilhomme ? demanda Calderon au chef des alguazils.

Celui-ci présenta l’ordre dont il était porteur.

Calderon le lut lentement, le rendit à l’alguazil, et puis, prenant à part Fonseca :

– Êtes-vous fou ? lui dit-il à voix basse, croyez-vous pouvoir résister aux lois ? Si je n’étais arrivé à propos, pour un mince délit dont on vous accuse, vous alliez commettre un crime capital. Suivez ces gens, ne craignez rien. Je verrai le duc et j’obtiendrai votre mise en liberté. Demain, nous irons ensemble au rendez-vous convenu.

Fonseca, le cœur gonflé de rage, allait répliquer ; mais Rodrigues se hâta de lui imposer silence. Le ministre se tourna ensuite vers les alguazils.

– Il y a ici, dit-il, une erreur qui sera réparée demain. Traitez ce gentilhomme avec le respect et la considération dus à sa naissance et à son mérite. Allez, don Martin, ajouta-t-il à voix

basse, allez, sinon Margarita est à jamais perdue pour vous.

Vaincu par cette menace, Fonseca remit son épée dans le fourreau et suivit les alguazils en gardant un morne silence.

Calderon, immobile et absorbé dans ses réflexions, les laissa froidement s'éloigner. Bientôt, chassant une pensée importune, il donna ordre à ses gens de le précéder, puis il remonta dans sa voiture et se fit conduire chez le prince d'Espagne.

VII

Le lendemain, à midi, Calderon vint voir Fonseca dans sa prison. Le jeune officier était assis près d'une fenêtre qui s'ouvrait sur une cour sombre et spacieuse. Sa physionomie trahissait un violent désespoir.

Il se leva dès qu'il vit entrer Calderon.

– Enfin, s'écria-t-il, vous venez me rendre à la liberté ? Vous en avez l'ordre sur vous ?

– Pas encore, mon cher Fonseca ; mais soyez sans inquiétude, j'ai vu le duc. Le motif de votre arrestation est tel que je le soupçonnais : quelques paroles imprudentes que vous avez laissé échapper. Vous avez trahi dans ces paroles la résolution de ne jamais renoncer à Margarita. Le duc de Lerme ne veut pas de cette mésalliance. Votre captivité se prolongera si vous ne prenez pas l'engagement solennel de laisser Margarita prendre le voile.

Fonseca, que ces paroles faillirent rendre fou, regarda Calderon avec des yeux hagards. Calderon continua :

– Cependant il ne faut désespérer de rien. Patience ! le duc finira peut-être par se laisser fléchir, et d'ailleurs je me sens le courage, pour servir vos intérêts, d'appeler de la sentence du duc au roi lui-même.

– Et ce soir elle m'attend ! s'écria le jeune homme ; ce soir elle devait être libre !

– On lui dira ce qui est arrivé ; nous avons des intelligences dans la place.

– Retirez-vous, faux ami, ministre sans pouvoir ! Sont-ce là vos promesses de me venir en aide ? Mais je ferai connaître à Sa Majesté elle-même le malheur qui m'accable. Je verrai si Philippe III réserve un pareil traitement aux défenseurs de sa couronne. Don Rodrigues, voulez-vous porter une lettre à votre maître ? Ce service est le seul que je réclame de vous.

– Non, Fonseca, je ne veux pas vous perdre. Cette lettre, le roi la montrerait au duc de Lerme.

Ce n'est pas ainsi que les hommes sensés doivent supporter l'infortune : serais-je aujourd'hui ministre si, à chaque revers qui m'accablait, j'eusse agi sans réflexion et comme un homme en délire ? Voyons, examinons ce qui nous reste à faire.

– Avant ce soir je prétends être libre, sinon je ne veux rien entendre.

– Écoutez... une idée me frappe ! on veut, pour vous rendre la liberté, que vous renonciez à Margarita. Mais qu'arriverait-il si le duc de Lerme pouvait croire que c'est la novice qui vous abandonne ; si, par exemple, elle s'échappait du couvent, comme cela est convenu, et qu'on parvînt à persuader au duc qu'elle s'est fait enlever par un autre que vous.

– Ah ! pas un mot de plus !

– Pourquoi ? Mais pesez donc tous les avantages d'un pareil stratagème. Il vous sauvera tous deux ; si elle s'échappe seule, le duc n'aura aucun intérêt à la poursuivre ; elle pourra en sûreté gagner la France, et courra mille fois moins de dangers que si elle fuyait avec vous, qui

occupez dans l'État un rang considérable. L'inquisition, qui déteste la noblesse, vous accuserait de sacrilège ; votre captivité éloignera tout soupçon de complicité avec Margarita, et le projet que vous avez formé réussira mieux que si vous l'exécutiez personnellement. Le duc de Lerme, qui croira que dans votre cœur le ressentiment a tué l'amour, vous rendra la liberté, et vous rejoindrez Margarita.

– Mais, dit Fonseca, frappé par le raisonnement de Rodrigues, qui donc prendra ma place auprès de Margarita ? Qui donc l'enlèvera du couvent ?

– Ne ferais-je pas cela pour vous ? dit Calderon en souriant. J'emmènerai Margarita au rendez-vous indiqué : elle y restera cachée jusqu'au jour où le Saint-Office cessera ses poursuites. Puis je la ferai conduire au lieu qu'il vous plaira de désigner.

– Et vous croyez que Margarita consentira à suivre un étranger ? Non, c'est impossible, je n'approuve pas ce projet !

– Eh bien, à parler franchement, il ne me

sourit pas davantage, répliqua froidement Calderon ; les dangers que je me proposais de courir pour vous sont trop imminents. Je ne vous aurais pas fait cette offre, Fonseca, si je n'y eusse été poussé par la pensée que voici : si le duc de Lerme allait voir la jeune novice, s'il l'effrayait par ses menaces, s'il décidait l'abbesse à abrégier le noviciat, la jeune fille serait à jamais perdue pour vous.

– Ils ne le feront pas ! ils ne l'oseront pas !

– L'orgueil fait tout oser ! Cherchez un autre plan !... Comptez-vous pouvoir vous évader d'ici ? C'est impossible : il faut donc vous fier à moi.

Fonseca, sans répondre, fit plusieurs fois le tour de l'appartement. Puis il s'arrêta en face du ministre.

– Calderon, dit-il, je n'ai pas la liberté du choix, il faut donc que je me fie à votre amitié : je vais écrire à Margarita.

En remettant la lettre à Calderon, le jeune homme se détourna pour ne pas lui laisser voir

son agitation.

Calderon était profondément ému, sa main trembla en saisissant la lettre.

– N’oubliez pas, dit Fonseca, que je remets ma vie entre vos mains.

Rodrigues, sans répondre, ouvrit la porte pour sortir.

– Arrêtez ! reprit Fonseca. J’oubliais une chose essentielle... Voici la clef de la chapelle, le mot d’ordre pour le portier est *Grenade*. Mais, j’y pense, il s’attendait à me suivre avec Margarita.

– J’arrangerai cela. Adieu ! Demain vous apprendrez que tout a réussi. Jusque-là soyez calme et gardez-vous de commettre la plus légère imprudence.

VIII

Minuit venait de sonner à la chapelle du couvent. Le long des murs sombres du vieil édifice s'avança lentement un homme de haute taille, enveloppé d'un manteau ; le bruit de ses pas éveilla de longs échos dans le lieu saint ; puis d'un confessionnal sortit une blanche forme de femme, et une douce voix murmura :

– Est-ce toi, Fonseca ?

– Venez, répondit-on à voix basse.

Cette voix, qui lui était inconnue, fit reculer Margarita toute tremblante ; mais l'homme la saisit par le bras et l'entraîna rapidement hors de la chapelle. Au dehors, le portier les attendait ; il tenait un manteau qu'il jeta sur les épaules de la novice. L'étranger fit avancer une voiture, Margarita y monta avec lui, et les chevaux partirent ventre à terre.

Interdite et à moitié morte de frayeur, la novice ne comprit d'abord rien à ce qui se passait. Quand elle eut repris ses sens, elle se vit seule avec un inconnu.

– Où me conduisez-vous ? demanda-t-elle. Où est Fonseca ?

– Ne soyez pas étonnée, senora, si don Martin n'est pas à vos côtés ; il m'a remis une lettre que dans un instant vous pourrez lire, et alors vous saurez tout.

La voiture s'arrêta devant une maison isolée. Calderon descendit et frappa deux coups à la porte. Un vieillard, qu'à sa barbe pointue et à ses traits anguleux on reconnaissait pour un fils d'Israël, vint ouvrir aussitôt.

Calderon lui dit quelques mots à voix basse ; puis, avec une grande politesse, il aida Margarita à descendre. Il la conduisit, par un escalier rapide et sombre, dans une chambre richement meublée. Dans tous les angles de cette pièce, des candélabres d'argent massif étincelaient sur des piédestaux de marbre blanc. Au milieu de l'appartement était dressée une table couverte de

vins exquis et de fruits les plus rares. Le luxe de cette chambre contrastait étrangement avec l'extérieur délabré de la maison et l'aspect du juif ignoble et dégoûtant qui en était le gardien.

Calderon donna à la novice la lettre de Fonseca.

La jeune fille la lut avidement.

Pendant cette lecture, Rodrigues tint constamment sur elle son œil inquiet et fixe.

Rodrigues avait résolu de se prêter aux désirs du prince, car sa fortune dépendait de sa complaisance ; mais son intention n'était pas de sacrifier entièrement Fonseca.

Plein de mépris pour l'espèce humaine, ne voyant partout que fourberies et trahisons, Calderon n'était pas convaincu, comme l'était Fonseca, que l'ancienne actrice fût un ange de vertu et de dévouement.

Il voulait savoir si elle résisterait aux manœuvres hardies et aux offres séduisantes de l'infant d'Espagne ; si elle succombait, il conservait les grâces du prince et l'amitié de

Fonseca, en lui prouvant que Margarita était indigne de son amour. Mais si la jeune fille résistait à l'infant, il était fermement décidé à la faire échapper et à protéger sa fuite, sans pouvoir être accusé par le prince de complicité. C'est ainsi que Calderon conciliait deux choses fort opposées : la conscience et l'ambition.

Mais, tandis que ses regards étaient fixés sur Margarita, d'étranges pressentiments l'assaillirent ; son cœur, plein des souvenirs du passé, battit précipitamment dans sa poitrine. L'innocence et la grâce exquise de la jeune novice, ses formes délicates et presque aériennes, tout, en un mot, semblait lui faire un reproche de sa trahison et éveiller dans son âme une profonde pitié.

La lecture de la lettre de Fonseca redoubla les angoisses secrètes de la jeune fille. Elle se tourna vers Calderon ; l'aspect et les traits de cet homme la frappèrent.

Il venait d'ôter son manteau et son chapeau.

Leurs regards se rencontrèrent. Soudain Margarita, qui semblait anéantie, tressaillit et

poussa un cri perçant.

– Calderon ! s'écria-t-elle, don Rodrigues Calderon ! Est-ce votre nom ? n'en avez-vous jamais eu d'autre ?

À peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle s'approcha de lui toute tremblante.

– Calderon est mon nom, balbutia le marquis d'une voix émue.

La novice vint se placer si près de Calderon, qu'elle sentit sur son front le souffle de cet homme. Alors, lui saisissant le bras, elle attacha sur ses traits un regard si perçant, si scrutateur et si profond, que Calderon ne put se défendre d'une terrible pensée. Un instant il crut que la pauvre novice était folle.

Margarita leva lentement ses grands yeux noirs sur la glace qui réfléchissait son visage et celui de Calderon.

La fraîcheur et le vif incarnat des joues de la novice avaient fait place à une pâleur livide, pareille à celle du visage de Calderon. Il y avait alors entre ces deux personnes ainsi groupées une

ressemblance saisissante... Tous deux se regardèrent dans la glace, et en furent à l'instant frappés. Ils poussèrent un cri douloureux.

Margarita porta sa main frémissante dans les plis de sa robe, en tira un petit portefeuille fermé avec des agrafes d'argent. Elle pressa le ressort, l'ouvrit, et dévora du regard un portrait en miniature, qu'elle compara au visage altéré de Rodrigues.

IX

Sur ces entrefaites, Fonseca s'était rendu au couvent de *Sainte-Marie de l'Épée blanche*, mais il n'y trouva plus le portier. Il courut à la maison que Calderon lui avait indiquée. Il allait entrer, quand soudain il entendit prononcer son nom. Il s'approcha du lieu d'où partait la voix, et reconnut, blotti dans un enfoncement du mur, le portier du couvent.

– C'est vous, don Martin ? dit-il. Les saints en soient bénis ! On vous a indignement trompé.

– Parle, voyons, n'hésite pas ; dis-moi toute la vérité.

– Je connaissais le gentilhomme qui est venu enlever la novice ; j'ai tremblé pour vous lorsque j'ai vu Calderon prendre la jeune fille dans ses bras et la placer dans la voiture ; mais je me suis rassuré en pensant que j'allais, comme c'était convenu, l'accompagner dans sa fuite. Il n'en fut

pas ainsi. « Cache-toi, me dit sèchement don Rodrigues ; demain, je te fournirai les moyens de quitter Madrid. » Je ne sus que répondre, mais je suivis la voiture. Je connais cette maison ; c'est un lieu infâme : c'est le théâtre des orgies et des débauches de l'infant d'Espagne ; chaque nuit qu'il y passe porte le déshonneur dans une famille.

– Ciel ! s'écria Fonseca ; mais j'entends du bruit, j'entends des cris dans cette odieuse maison !

Il allait enfoncer la porte lorsqu'elle s'ouvrit tout à coup.

Au milieu des cris confus et inarticulés, on distinguait le bruit d'une lutte. Fonseca s'avança rapidement. Un juif, précipité en bas de l'escalier, vint tomber à ses pieds. Ensuite parut Calderon. Il tenait son épée d'une main et soutenait Margarita de l'autre. Un autre homme cherchait à le retenir, mais en vain.

– Fonseca ! cria Margarita, qui aperçut le jeune homme, sauve-moi !

– Oui, dit don Martin d’une voix de tonnerre, je viens te sauver et punir un lâche ! Laisse ta victime, Rodrigues, et défends toi !

En parlant ainsi, il croisa son épée contre celle de Calderon.

– Ce n’est pas lui qu’il faut frapper ! cria Margarita en se précipitant sur le sein de son père.

Il était trop tard.

Fonseca, transporté de rage, n’entendit rien, ne comprit rien. D’une main plus assurée, il avait dirigé son épée contre la poitrine de celui qu’il croyait son ennemi. Mais ce ne fut pas Calderon qu’il atteignit au cœur. Ce fut Margarita, qui tomba baignée dans son sang aux pieds du pauvre insensé.

– Mortes toutes deux ! murmura Calderon.

Et il tomba aux côtés de sa fille, comme s’il eût été frappé du même coup.

En ce moment le prince d’Espagne descendit l’escalier. Il était livide, et ses pieds furent arrosés du sang de la vierge martyre !

– Misérable ! qu’as-tu fait ? dit-il à Fonseca.

La jeune fille expirante tourna vers Fonseca ses yeux pleins d’une expression céleste ; ensuite elle se traîna sur le sein de Rodrigues, et dit d’une voix éteinte :

– Pardonne-lui, mon père, je dirai à ma mère que tu m’as bénie.

À la suite de ce terrible événement, plusieurs jours se passèrent sans qu’on entendît parler de Calderon à la cour, où l’on ne pouvait s’expliquer son absence. Les ennemis de Calderon profitèrent de son éloignement. Le complot formé contre lui allait éclater. Les partisans d’Uzeda avaient maintenant pour eux l’inquisition. Aliaga, nommé grand inquisiteur, préparait avec eux la perte de Calderon. Mille infernales calomnies avaient été inventées contre le favori, et le roi, qui n’avait pas été prévenu du motif de son absence, soupçonnait la conduite de Rodrigues, et se montrait profondément irrité contre lui.

Le duc de Lerme, accablé d’années et

d'infirmités ne pouvait pas lutter contre ses ennemis. Dans son désespoir, il appelait Calderon, mais ce puissant allié ne reparaisait pas. La tempête éclata soudain.

Un soir, le duc de Lerme reçut, avec sa destitution, l'ordre de quitter la cour. Par une coïncidence bizarre, Calderon entra dans le cabinet du duc au moment où celui-ci recevait le message du roi. Un affreux changement s'était opéré dans la personne de Rodrigues. Ses regards étaient mornes et glacés, ses joues creuses et blêmes ; en quelques jours il avait vieilli de quarante ans.

– Duc de Lerme, dit-il d'une voix sépulcrale, je suis enfin de retour.

– Que le ciel en soit béni ! Calderon, pourquoi m'avoir quitté ? Qu'es-tu devenu ? Cours trouver le roi ; dis-lui que je ne suis pas malade, que je n'ai pas besoin de repos. Fais-lui comprendre l'indigne conduite d'un fils dénaturé. On veut me bannir, Calderon ; me bannir ! Va trouver l'infant ; il s'est renfermé dans son palais ; il refuse de me voir ; mais toi, il te recevra.

– Ah ! l’infant d’Espagne... nous avons des raisons pour bien nous aimer.

– Oui, certainement, vous en avez. Hâte-toi donc, Calderon ; ne perds pas une minute. Dois-je être banni, Rodrigues ? dois-je être banni ? répétait le malheureux vieillard. Va, ajouta-t-il, va, je t’en supplie ; sauve-moi. Je t’aime, mon bon Rodrigues, je t’ai toujours aimé. Laisserons-nous triompher nos ennemis ?

Soudain, tant est grande la force de l’habitude, Calderon retrouva toute son ardeur, tout son génie d’autrefois. Un éclair jaillit de ses yeux ; il redressa sa taille imposante.

– Je croyais, dit-il, qu’il ne me restait plus qu’à quitter la vie ; mais je veux faire encore un suprême effort, et ne pas vous abandonner à l’heure du danger. Je verrai le roi ! Ne craignez rien, monseigneur, je ferai voir à Uzeda que mon étoile n’a pas encore pâli.

Calderon dégagea ses mains de l’étreinte du cardinal et se dirigea vers la porte.

Trois coups secs retentirent en ce moment.

Rodrigues ouvrit, et vit l'antichambre remplie d'hommes vêtus d'un sombre uniforme.

C'étaient les officiers du saint-office.

– Restez, lui dit une voix sinistre, restez, Rodrigues Calderon, marquis de Siete-Iglesias ; au nom de la très sainte inquisition, je vous arrête !

– Aliaga ! s'écria Calderon, qui recula saisi d'horreur.

– Silence ! dit le jésuite. – Officiers, emmenez votre prisonnier.

– Adieu, bon vieillard, dit Calderon en se retournant vers le duc, ta vie est sauvée au moins. Quant à moi, je défie la destinée ! Emmenez-moi.

L'infant d'Espagne fut bientôt remis de l'émotion que la mort de Margarita lui avait causée. De nouveaux plaisirs lui firent tout oublier ; il n'eut pas même de remords.

Il se montra en public peu de jours après l'arrestation de Calderon, et crut devoir intercéder le roi en faveur de son ancien favori ; mais, quand bien même l'inquisition eût consenti

à lâcher sa proie, et Uzeda à oublier ses ressentiments, la joie du peuple fut si grande lorsqu'il apprit la chute du redoutable secrétaire, qu'il eût fallu un monarque plus hardi que Philippe III pour braver ces clameurs et sauver le ministre déchu.

Un jour, un officier qui attendait le lever du prince, dont il était un des favoris, lui présenta une pétition afin d'obtenir de Son Altesse royale un grade vacant dans l'armée.

– Et quel est donc, demanda l'infant, celui qui s'est fait tuer si à propos pour que tu obtiennes une promotion ?

– C'est don Martin Fonseca, monseigneur.

Le prince tressaillit et tourna le dos au solliciteur, qui, à dater de ce jour, perdit les bonnes grâces du prince.

Cependant l'année s'écoulait, et Calderon languissait encore dans son cachot. Enfin, l'inquisition ouvrit le noir registre de ses accusations. C'était un tissu d'absurdités révoltantes et d'infâmes calomnies. Le premier

des crimes dont on l'accusa fut celui de sorcellerie. Calderon soutint toutes les accusations avec une dignité qui confondit ses ennemis. On lui fit subir la torture, et tous les historiens ont rendu témoignage de l'héroïsme que montra cet homme étrange.

À cette époque Philippe III mourut, et l'infant d'Espagne monta sur le trône. Le peuple crut alors qu'on allait lui ravir sa victime : il se trompait. Autre temps, autres soins. Le roi Philippe IV avait complètement oublié celui qui avait été le favori de l'infant d'Espagne.

De son côté, don Gaspar de Guzman, qui, tout en affectant de servir les intérêts d'Uzeda, convoitait secrètement le monopole de la faveur royale, vit dans Calderon un obstacle qui, tôt ou tard, pourrait l'empêcher d'atteindre son but. Il lui importait donc de faire ordonner promptement le supplice de don Rodrigues. L'inquisition procédait trop lentement au gré de son impatience, car le terrible tribunal semblait surseoir à prononcer une sentence de mort. Pourtant, on finit par le condamner à mourir sur

l'échafaud.

Calderon sourit en entendant prononcer cet arrêt.

Par un beau jour d'été, une foule immense se pressait sur la place du pilori, à Madrid.

Des cris de joie sauvage éclatèrent dans les airs quand don Rodrigues Calderon, marquis de Siete-Iglesias, arriva sur la plate-forme de l'échafaud. Mais quand le peuple chercha du regard le favori à la taille imposante, tel qu'il lui était apparu dans tout l'éclat de sa jeunesse, alors qu'il courbait toutes les volontés sous sa main puissante, et qu'au lieu du colosse superbe qu'il s'attendait à contempler, il aperçut un vieillard ; lorsqu'il vit ce front sillonné de rides et ces traits sur lesquels la douleur avait laissé son empreinte, le peuple, dont les instincts sont généreux, fit succéder aux cris de rage des cris d'indignation pour les bourreaux et de pitié pour la victime.

À côté de Calderon se tenait un prêtre qui lui offrait les consolations de la religion.

– Courage, mon fils, disait le ministre de

l'Évangile, Dieu vous tiendra compte des souffrances que vous avez endurées sur la terre. Acceptez-les comme une expiation, et bénissez la main de Dieu qui vous les envoie.

– Oui, répondit Calderon, à cette heure suprême, je bénis la main de Dieu. Gloire à lui, si les tourments que j'ai soufferts ici-bas, et que termine le supplice, peuvent apaiser son courroux. Inez, murmura Calderon, le destin de ta fille et le mien vengent ta mort !

Le peuple, immobile, osait à peine respirer. Il regardait cet homme avec respect et admiration. Une minute après, un gémissement sourd, lugubre, partit du sein de la foule, et le bourreau éleva en l'air une tête sanglante et livide.

Deux spectateurs, placés sur un balcon, avaient suivi d'un regard attentif toutes les scènes du drame terrible qui venait de se dénouer sur l'échafaud.

– Périssent ainsi tous mes ennemis ! s'écria le duc d'Uzeda.

– On doit tout sacrifier, amis et ennemis, aux

ordres et à la gloire de la religion, répliqua le grand inquisiteur en faisant le signe de la croix.

Tous deux quittèrent le balcon et rentrèrent au palais d'Uzeda.

– Don Gaspar de Guzman est maintenant avec le roi, dit le duc : j'attends à chaque instant l'ordre de me rendre auprès de Sa Majesté.

– Mon fils, répondit Aliaga en hochant la tête, je ne partage pas vos espérances. Je sais lire au fond des cœurs et deviner les caractères. Croyez-le bien, don Gaspar de Guzman ne souffrira auprès de lui aucun rival ; il n'admettra personne à partager la faveur du maître.

Ils parlaient encore lorsqu'ils virent entrer un gentilhomme de la chambre du roi, qui remit à chacun d'eux une lettre signée de Sa Majesté, et ainsi conçue :

« Le duc d'Uzeda et le grand inquisiteur, dom fray Louis de Aliaga, ont perdu leurs titres et leurs dignités ; ils devront, s'ils ne veulent pas être traités en sujets rebelles, quitter à l'instant même le royaume d'Espagne. »

Ainsi, ni le caractère sacré du grand inquisiteur, ni les habiles manœuvres du duc d'Uzeda, ne purent les préserver d'une disgrâce.

Quelques instants après, la foule qui remplissait la place apprit la décision du monarque, et, toujours inconstante, elle reçut avec acclamation le nom du nouveau ministre. On entendit le cri poussé par un peuple immense :

– Vive don Guzman Olivarez le réformateur !

L'écho des acclamations parvint jusqu'à Philippe IV, qui était avec son nouveau ministre.

– Quel est ce bruit ? demanda vivement le roi.

– Sire, c'est sans doute votre bon peuple qui applaudit à l'exécution de Calderon, répondit don Guzman.

Philippe IV se couvrit le visage de ses mains, parut un instant absorbé dans une profonde rêverie ; puis, se retournant vers Olivarez, il lui dit avec un sourire sardonique :

– Comte, telle est la morale d'une vie de courtisan.

Le duc d'Olivarez, qui, disgracié plus tard, finit dans l'exil sa longue carrière, dut se rappeler plus d'une fois les paroles de son royal maître et les circonstances dans lesquelles il les avait prononcées.

Cet ouvrage est le 1348^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.